



La leçon du pèlerinage François Leguil

J'ai choisi d'évoquer¹ le cas d'une toute jeune femme dont j'ai fait la connaissance à l'occasion d'une présentation clinique dans l'hôpital où elle séjournait depuis une dizaine de jours et pour la première fois. Un de nos collègues et ami s'entretenait avec elle. J'ai moi-même demandé à pouvoir lui parler directement et ai pu le faire longuement, huit jours plus tard, en présence de son médecin traitant. Il était alors prévu que son hospitalisation dure encore deux à trois semaines.

Le titre donné à la relation du cas de cette jeune femme étudiante vient d'elle. C'est en effet de cette manière qu'elle résume le drame qui a nécessité son admission urgente dans un service psychiatrique qui, depuis de nombreuses années, accepte très volontiers de travailler avec nous. Prononcer le mot « drame » n'est rien moins que justifié : cette patiente s'était placée dans une situation de grand péril psychologique et physique. Sans la rencontre de personnes secourables, les choses auraient pu se dérouler de façon plus grave encore. Dans ce sens, il s'agit bel et bien de ce que l'on nomme un « déclenchement » et spécialement dans l'utilisation qu'en propose Jacques-Alain Miller dans son cours où il confronte les enjeux et le moment de « l'éclosion d'une névrose » avec ceux du déclenchement d'une psychose². Selon lui, l'un comme l'autre surviennent dans la dimension où « se désigne le point d'entrée par où la structure du sujet fait drame. »³ C'est un rapport qu'il reste à penser entre structure et drame. Ce qui reste à penser de l'articulation de la structure et du drame, c'est-à-dire de la synchronie de la structure et de la diachronie du drame, où des termes se nouent et fument à l'occasion », concerne « ce que la psychanalyse a découvert quant au rapport du savoir et de la jouissance »⁴. L'étude et l'attention portée à ce qui se passe à « la jonction du petit a avec le champ de l'Autre » permettent, entre autres « bénéfiques » d'élucidation, de vérifier que Lacan « propose ce que l'on pourrait appeler une théorie de la biographie psychanalytique et qui est aussi bien une théorie du cas en psychanalyse [...] c'est entre structure et drame que le récit de la vie d'un patient s'inscrit [...] nous avons souvent l'impression lorsqu'on nous conte une de ses histoires qu'on ferait la même chose en psychologie ou en psychiatrie alors que [...] Lacan donne l'idée de ce que serait une autre façon d'impliquer la structure dans la biographie [...] Ce qui intéresse Lacan, c'est comment penser un rapport de limite entre savoir et jouissance qui semble n'en avoir aucune, qui n'ont pas la même consistance, qui sont hétérogènes, et cette question roule pour Lacan jusqu'à ce qu'il lui donne par exemple [...] l'image du littoral [...] [c'est-à-dire] une ligne de partage entre deux domaines qui n'ont pas du tout la même structure ni la même substance [...] le clivage, c'est ce que Lacan invite à trouver sous la forme de ces trous qui se présentent, si on a la structure qui convient, qu'on arrive à réduire à des limites »⁵. La « structure qui convient » dans les pages du *Séminaire* – il s'agit du chapitre XX du livre XVI – que commente J.-A. Miller, est celle de la névrose. Mais, qu'il place lui-même la « confrontation » des notions d' « éclosion de la névrose » et du

¹ Relation de cas discutée lors la Conversation clinique du vendredi 12 mars à la Section clinique d'Aix-Marseille, intitulée : *Une clinique au-delà de l'Œdipe ?*

² Miller J.-A., « Une lecture du séminaire *D'un Autre à l'autre* », *La Cause freudienne*, 66, p. 53-89.

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 322.

⁴ Miller J.-A., « Une lecture du séminaire *D'un Autre à l'autre* », *op. cit.*

⁵ *Ibid.*

déclenchement de la psychose dans ce qu'il guigne alors – soit explicitement « une nouvelle alliance entre la structure et la clinique » et « une théorie du cas en psychanalyse » – permet d'éclairer par « cette frontière que le névrosé réinterroge, celle qui s'ouvre entre savoir et jouissance », l'impensable subjectivation du déclenchement, lorsque le trou ne peut être assumé que sur le mode de l'accident.

Ici comme là, une nouvelle conception de la biographie se dessine, résolument, concrètement et au-delà de l'Œdipe. Je cite une dernière fois J.-A. Miller dans son cours : « les biographies s'écrivent à partir des familles [...] où on voit s'agiter les personnages bien connus du père, de la mère, de la fratrie, les oncles, les tantes, etc. L'idée de Lacan, c'est que ce ne sont pas là des termes primitifs, que les relations primordiales d'un sujet s'établissent au savoir, à la jouissance et à l'objet petit a – c'est les trois qu'il a là (dans ce chapitre XX du *Séminaire XVI*) et ce sont là pour lui les relations primordiales telles qu'on doit se demander pour les autres, c'est-à-dire pour les fonctions familiales, entendues au sens large, ce qui a fait famille pour l'enfant »⁶. La particularité du déclenchement étudié ici est qu'il survient sur fond de ce que nous appelons depuis 1997 et après J.-A. Miller, « un débranchement ». De cette particularité provient sans doute le sentiment que l'on peut reconstituer un semblant de temporalité logique et trois moments espaçant une triple scansion, singulièrement repérée par la patiente elle-même, comme par ses parents. Sans doute est-ce cela qui, sitôt apaisée la dimension catastrophique d'une véritable conflagration, autorise la jeune femme à parler elle-même de « leçon ». Nous verrons que, si c'est à bon droit qu'elle tire un enseignement de prudence et de sagesse à partir de la considération de son drame, celui-ci ne lui permet pourtant pas d'activer un désir de savoir qui nous donnerait à penser que la guérison probable de cet épisode aigu est autre chose que la poursuite du délire « par d'autres moyens ».

Dans la relation du cas qui vient désormais, ce qui se trouve placé entre guillemets est la retranscription stricte des paroles de la patiente. Cette précision est nécessaire, tant est frappante la grande justesse de ses élaborations, comme apparaît authentique l'étonnante exactitude de son énonciation. À vingt-quatre ans, lorsqu'elle est admise à l'hôpital pour la première fois. N. est étudiante en troisième année de philosophie. Elle avait commencé, après son baccalauréat, des études de médecine et les avait interrompues au terme du premier semestre. Ses parents, d'origine étrangère, n'ont pas élevé leurs enfants dans l'obsession des prescriptions de leur foi. Quoiqu'issus d'une grande ville célèbre pour la richesse de ses traditions théologiques, ceux-ci ont tenu à transmettre à la génération qu'ils fabriquaient une conception très tempérée de la religion de leurs pères. Dix jours avant sa rencontre avec notre ami, enseignant à notre Section Clinique, N. errait sur la voie publique, après s'être débarrassée de tous ses papiers d'identité. Des passants secourables avaient retrouvé, puis alerté sa famille, après l'avoir découverte sur un trottoir, figée dans une posture d'extase, clamant à tue-tête sa lecture du Livre Saint qu'elle tenait entre ses mains. Elle affirmait à tous ceux qui la croisait, tantôt la grandeur de Dieu, tantôt que, dans la plus grande hâte, il lui fallait « sauver les croyants ». D'après les siens, le commencement des troubles actuels était repérable dans un échange avec le père, comme elle et lui commentaient le tremblement de terre d'Haïti dont ils venaient d'apprendre la nouvelle à la radio. Celui-ci avait dit : « tu vois, la fin du monde, cela se passera sans doute ainsi ». Dans les jours qui suivent, elle contemple longuement sur un mur l'affiche du film catastrophe, intitulé « 2012 », figurant un gigantesque séisme urbain, révélateur de l'imminence de la fin des temps. À sa famille inquiète de la brusque accentuation de ses tendances méditatives, elle laisse un message selon lequel elle veut « quitter le monde visible pour gagner le monde invisible ». Avant de disparaître de chez elle, elle avoue être devenue en personne le lieu habité par une force

⁶ *Ibid.*

majeure l'enjoignant à crier la grandeur de Dieu, persuadée que le Livre Saint lui est adressé et a été dicté par la divinité dans le but certain de lui faire connaître son destin d'élue.

À notre ami qui la rencontre devant nous, elle profère ce qui suit :

« Au nom de Dieu et de sa toute puissance, je sais qu'il existe un désaccord entre la philosophie et moi. Les philosophes réfléchissent sans cesse et ne prient jamais. Ils se tournent vers eux-mêmes, alors que Dieu réclame qu'on s'oriente sans cesse vers l'extérieur. Nous avons tous besoin de croire en Dieu et de le craindre, car croire et craindre sont une seule et même chose, lorsqu'il s'agit de Lui. Croire et craindre sont identiques, puisque c'est Lui qui nous a donné la mort. Le Livre Saint est un rappel de ce don de la mort. Si l'on croit en Lui, on obtient la récompense perpétuelle, celle qui n'est jamais interrompue. »

« La croyance est la récompense perpétuelle, alors que la philosophie s'abîme dans une réflexion perpétuelle. Un cours de philo, spécialement, m'a été intolérable : un cours sur le moi et le non-moi. Cela m'a fait bizarre, comme un évènement. Le non-moi n'existe pas. Dieu ne nous a donné que le moi. Les non-croyants parlent du non-moi parce qu'ils ont transformé la nature en ne respectant pas l'interdit qui aurait du leur en faire le fruit défendu. C'est pourquoi, ce cours sur le moi et le non-moi m'est apparu si étrange et si intolérable. Selon ce que je considère, tout est saint ; il n'y a que du moi, il n'y a pas de corps étranger. Tout est saint et sanctifiable. Ce cours est l'envers de ce que je crois ; sur terre, tout est à la gloire de Dieu. »

« Je me suis adressée de toutes les manières à Dieu. Il m'a répondu, bien que ses réponses ne sont pas sonores. Sa réponse est une force ; je ressens cette force que j'accueille comme une réponse ; cette force est cette récompense perpétuelle ; elle n'est jamais interrompue ; elle est physique et s'éprouve dans un ressenti qui est par tout le corps ; cette force me fait toute entière, elle fait de moi une personne entière. C'est une unité que je deviens alors. Ce n'est pas voluptueux à proprement parler. »

« Avant ma rencontre avec Dieu, il y a deux ans, c'est-à-dire avant l'âge de vingt-deux ans, j'étais triste et dans l'obscurité, malheureuse et désespérée. Je venais de commencer ma philo, après avoir arrêté médecine. J'ai voulu partir en Amazonie, parce que j'ai vu ce qu'était Dieu. Avant cette rencontre, il y avait un désaccord entre moi et la philosophie et une tension croissante entre moi et elle. Avant vingt-deux ans, je n'étais pas encore achevée, comme un embryon. En médecine la tension et le désaccord n'étaient pas entre la science et moi. Simplement c'était trop difficile, pas mon truc. C'était de l'incompréhension, mais pas un désaccord. J'étais là, parce qu'à quatorze ans je voulais être chirurgien, pour accomplir le meilleur de moi-même dans le soin des autres. »

« Avant cet âge, j'écrivais des poèmes. Je me souviens d'un vers : " Le monde est cérébral ". Je pense encore que le monde lui-même est un cerveau et que l'humanité a été enterrée. La réflexion des non-croyants leur a fait perdre confiance et les conduit à l'enfer, dans la décomposition de leur corps, celle des morts. Moi, je suis un avertisseur ; je préviens ceux qui le veulent : de ce côté ci c'est l'enfer, de ce côté là le paradis. La terre aurait du rester le fruit défendu. Ma mission de montrer le chemin m'a placée entre deux mondes, celui des croyants et celui des incroyants, et c'est cela qui m'a conduite à l'hôpital psychiatrique.

J'ai abandonné le monde physique, qui est le monde visible, tellement visible qu'il ne peut être qu'une image. Je suis passée dans le monde invisible, peuplé des seuls croyants, celui de la foi pour lequel j'ai tout abandonné. Il y a eu un déclic ; j'ai entendu le monde invisible : tous les croyants qui d'une seule voix, magnifique, qu'on ne peut pas décrire, chantaient que Dieu est grand. »

« La philo a été l'impact dans ma quête. J'ai entendu la cloche annoncer le bout de l'histoire de la terre. La volonté, la pensée et la croyance sont une seule et même chose depuis que je suis guidée par le Livre Saint. Dès que j'ai été petite, les bruits et les cris me paraissaient

bizarres. J'ai ressenti tout de suite un besoin d'harmonie et il y avait un désaccord entre moi et le monde. »

« Toute petite, je recherchais la vérité et sans doute est-ce pour cela que je ne parlais pas et qu'on m'a trouvé un grand retard de langage. Je n'ai découvert cette vérité qu'il y a deux ans, lorsque j'ai compris que la vérité est ce qui ne dépend pas de nous, qu'elle est la nature elle-même, c'est-à-dire la création de Dieu. Je voulais partir en Amazonie pour la retrouver et je l'aurais fait, mais j'ai éprouvé comme une paralysie. Cette Amazonie, la nature, c'est l'équivalent du monde invisible, c'est-à-dire du monde des croyants, le lieu saint parce que cent pour cent naturel. »

« Dieu donne la vie et la reprend par la mort : aussi, une croyance achevée est la même chose que la crainte. La peur de Dieu est la même chose que la croyance en lui. La façon dont Dieu s'adresse à moi n'est pas sonore ; ce n'est pas une langue avec des mots. La communication divine, la foi et le corps en comprennent cette langue sans mots ; l'arbre aussi la comprend, c'est universel. L'Universel veut dire que cela n'est pas réservé aux humains. L'humanité inclut tout ce qui vit et pas seulement l'être humain. Seul l'être humain peut ne pas comprendre le langage de Dieu, car le langage l'en empêche. La parole que Dieu m'adresse, je n'ai pas à la traduire en mots. Le langage est une barrière et on doit décortiquer les mots. Avec Dieu, c'est direct et il n'y a jamais de contre sens. Le langage de Dieu, c'est le sens même et ce sens est sans image, sans mot. La communication de Dieu est la vérité ; cette vérité est comme l'eau. C'est transparent, on la boit et ça passe. C'est une vérité absolue ; elle ne s'arrête jamais. Elle transcende. »

« Il y a deux ans, ma paralysie des jambes, je la mets sur le compte de mon désaccord avec la philo. La philosophie est un acte [sic] qui consiste à ne jamais prier, c'est-à-dire à se retirer de Dieu. La réflexion, la pensée veut dire ce retrait de Dieu ; or, la vérité est qu'il n'y a rien en dehors de Dieu. Aussi, la seule façon d'exister est de prier. Sinon, c'est le néant. C'est cela l'enjeu, parce que Dieu n'a nul besoin de nous ; c'est nous qui sommes dans le besoin de lui, car sans lui nous n'existons pas. J'ai pris conscience de cela, il y a deux ans, alors que je me concentrais sur mes études. Je devais faire beaucoup d'effort pour cette concentration. »

« L'événement premier dans ma vie, la première chose qui a décidé d'elle, c'est mon incompréhension du langage. J'ai un peu revécu cela au début de la médecine. Je ne comprenais pas ce qu'il fallait apprendre ; cela me semblait trop difficile et puis il y avait l'hypocrisie des étudiants qui restaient tous trop personnels, chacun pour soi. »

« Rejoindre le monde des croyants m'a sans doute mis en danger, parce que rejoindre le monde invisible, c'est la mort : j'avais accepté la sentence. Mais, la religion interdit de se donner la mort : ou de se laisser mourir ; cela m'a réveillée : j'avais quelque chose à comprendre dans ce seul chemin qui est celui de Dieu. Ma quête se termine là. La mort était ce point où j'espérais que Dieu allait intervenir. J'y ai gagné plus de foi et ressens désormais plus encore sa présence. Dans l'avenir, ma tâche sera de l'honorer. Pour cela, je vais laisser tomber la philo, après la licence, et devenir aide-soignante, c'est-à-dire me tourner vers les autres qui sont dans la création de Dieu. C'est une grande tâche. Si c'est possible, je ferai infirmière ; j'ai vécu toute une vie en quelques jours. L'hôpital n'est pour rien dans ma guérison qu'à été cette quête. C'est une expérience : on ne revient pas en arrière.

« À dix-neuf ans, j'ai perdu un petit frère de dix mois. En voyant son corps devant la tombe, j'ai dû accepter la mort dont je n'avais pas conscience. Je n'avais pas conscience que la vie est aussi la mort. Mon problème, qui reste, est avec le langage : je n'ai aucune imagination et, pour parler, je m'accroche seulement à la vérité. Rencontrer Dieu m'a guérie en m'ouvrant aux autres. Je peux être apaisée et mon quotidien sera normal. Le problème est juste le langage. »

Huit jours après, alors que la grande agitation et l'impression qu'elle donnait d'être hallucinée, avant la présentation clinique, ne sont pas réapparues, qu'elle est calme et sociable, je m'entretiens avec elle en présence de son médecin :

« La foi m'envahit et efface tout mon quotidien. J'étais désespérée par la préparation des examens et par mes premiers mauvais résultats. Je m'accroche à ma foi qui envahit par étage tout mon être. Ces étapes sont, premièrement de se délier des tâches actuelles, de ne plus les remplir. Deuxièmement, je renie toute espèce de nécessité et ne considère que la vérité. Ensuite, je rejette tout ce qui n'est pas purement ma foi. Enfin, quatrièmement, c'est l'effacement complet du quotidien. Délier, renier, rejeter, effacer. »

« L'environnement fait partie de notre être et ne s'en distingue pas. On fait avec un mot, environnement, une difficulté avec une chose qui n'est pas. C'est pour cela que le cours qui m'a le plus frappé est celui sur la reconnaissance. Vouloir disparaître du monde visible était se libérer de cette reconnaissance. La philosophie est un mouvement réflexif qui n'est plus le mien. De la totalité de mes études, la seule chose que je retiendrai peut-être, c'est avec Phèdre la purgation des passions. Le cogito m'a intéressée, mais lier le sentiment d'exister à la pensée est vain, car l'existence est un phénomène éphémère. Je crois, donc je suis : croire est plus qu'exister, car c'est une position. Croire dépasse la limitation de la pensée et Dieu fournit la certitude qui manque à toute croyance. »

« Un événement crucial s'est produit, il y a exactement deux ans. Je m'étais levée très, très tôt pour arriver à l'université dès sept heures du matin. J'étais angoissée par la difficulté à suivre les cours et je voulais être la première arrivée. J'ai trouvé la porte fermée. Je me suis retournée et j'ai vu au milieu du petit parc faisant face au bâtiment, un arbre magnifique. J'ai regardé plusieurs fois et l'arbre et l'université en me tournant lentement dans une direction puis dans l'autre. J'ai vu le mot *université*, écrit en grand au-dessus de la porte fermée, perdre tout son sens face à la splendeur de l'arbre. C'est devenu un mot vide. Je me suis aperçue que l'arbre avait plus de réalité, qu'il était bien plus réel. La nature m'est alors apparue plus décisive que la société ; mon cœur s'est ouvert et je me suis sentie plus généreuse à partir de cet instant. »

« J'ai voulu alors ne plus me concentrer sur moi-même. Depuis le collège, je m'appuyais sur mes études comme une forcenée pour réussir ma vie. Cet arbre représentait la nature et la nature l'a emporté sur les phénomènes spirituels condamnés à s'effacer, à disparaître. La nature est détentrice de la réalité. La nature est vraie. Le mot *université* est faux. Voilà ce qu'est devenue ma nouvelle position : devant l'arbre, je vois le vrai, devant l'université je vois le faux. »

« Lorsque j'étais petite, quand mes parents se disputaient à la maison, le jardin public en face de l'appartement était pour moi le seul lieu où je connaissais un vrai plaisir, la joie de trouver que c'était la beauté. Ce temps du jardin a fini quand je suis entrée au collège, où j'ai du comprendre qu'il fallait étudier pour apprendre. J'ai alors vraiment décidé de me concentrer sur mes études pour réussir ma vie. C'est pourquoi, je dis que le jardin disparaît au collège et qu'il réapparaît avec l'arbre devant l'université. Il était pour moi deux choses : une joie profonde et le partage. »

« Mais, je restais triste. J'avais un « trouble de la communication ». C'est ce que l'on disait de moi parce que je ne parlais pas. J'ai subi, jusqu'à dix ans, la violence gratuite d'un garçon plus âgé à l'école. À six ans, j'ai refusé de parler à une psychologue qui me posait des questions sur ma famille qui ne la regardaient pas. Pendant des années, je n'ai pas non plus adressé la parole à ma sœur cadette, qui me laissait être accusée à sa place par mon père. »

« À douze ans, j'ai découvert avec l'écriture qu'on pouvait faire des poèmes. Cela m'a aidée. A quinze ans, j'ai acheté les trois Livres : l'Ancien Testament, le Nouveau et le Coran. Je pensais qu'il fallait réunir les trois religions et que je pourrais le faire en lisant et en mélangeant les trois livres. Mais, je ne les ai qu'à peine ouvert à l'époque. »

« Depuis le renouveau de ma foi, j'ai le sentiment d'une clarté croissante. Je veux me compléter, à côté de la langue qui ne le fait pas. Il faut défendre Dieu à la place de dire. Et pour cela, il faut chercher l'Ailleurs. Il faut chercher et vouloir aller ailleurs. Il y a deux ans, lorsque j'ai pensé à l'Amazonie, c'était cela. Il y a exactement un an, j'ai pensé devoir aller à Madrid et y épouser un homme qui me ferait des enfants pour commencer ce monde des croyants. Pourquoi Madrid ? Parce que c'est un autre pays et voisin : il faut franchir une frontière. L'utilisation des frontières est analogique, c'est un rapport d'analogie qui me fait représenter le pays étranger comme l'autre lieu, celui où le chemin et le mouvement d'aller contre le monde visible, pour démontrer que la vérité est ailleurs. »

« Je vis mon hospitalisation comme l'arrivée au lieu de pèlerinage. J'ai entendu aux premiers jours la voix de la Ville Sainte, celle du représentant de Dieu jointe à celle de tous les croyants. C'était une immense jouissance, une joie pure. La Ville Sainte s'étend sur toute la terre, sur une terre entièrement consacrée à la gloire de Dieu. Pour s'y rendre, il faut mourir. J'ai sans doute accepté de mourir pour y avoir accès. »

« Mais, ce faisant, je ne me suis pas aperçue que j'empiétais sur le domaine de Dieu qui ne consent pas qu'on se laisse mourir. J'ai failli franchir une frontière que je n'avais pas à franchir. J'ai empiété sur son domaine. Une amie, que je me suis faite à l'hôpital, m'a avertie que la foi est une affaire intime. Cela m'a angoissée de manière extrême, car elle m'a rappelée que je n'avais pas à le hurler partout. »

« Ce quelque chose d'intime qu'il ne faut pas divulguer, je pense désormais que c'est vraiment vrai. C'est ce que j'appellerais : la leçon du pèlerinage. Et cette leçon c'est : je dois être une croyante et c'est tout. Le reste c'est Dieu, c'est à Dieu de s'en occuper. Tout en étant croyante, je dois avoir une vie réelle comme tout le monde, me préoccuper du vrai, célébrer sa création en me tournant vers les autres et laisser le reste à Dieu ».

Cette courte (courte dans le temps, puisqu'elle ne repose que sur deux rencontres avec la patiente) relation clinique « s'accompagne » d'une grande quantité d'autres précisions possibles, biographiques, familiales, dont chacune éclaire telle ou telle particularité de son propos. Elles ne sont pourtant pas indispensables pour déchiffrer ce qui s'est joué dans le déclenchement de cette bouffée délirante, chez un sujet qui fait songer à ce que, dans sa thèse de médecine sur la paranoïa, Lacan note, en citant Kraepelin : « sur un tel terrain le délire se développe à partir des échecs qui ne peuvent manquer de résulter de ces armes insuffisantes à surmonter les difficultés de la vie »⁷. Bien loin de faire penser à une « guérison », la solution trouvée par la jeune femme (devenir infirmière) ne « plaide » pas non plus en faveur de cette fonction « maïeutique » que de vieux aliénistes (parmi les meilleurs) reconnaissaient à l'épisode psychotique aigu (la fonction maïeutique prenant alors dans la psychose la place tenue par la catharsis dans la névrose). Loin de nous convaincre, la réorientation de la patiente, prévue dès la fin de son année de philosophie, nous semble plutôt profiler la continuation du délire par d'autres moyens. La tonalité altruiste de sa nouvelle vocation peut même donner à craindre que l'exaltation pieuse ne cède un jour le pas devant des réclamations plus exigeantes⁸. Dans les psychoses passionnelles, ne l'oublions pas, la taxinomie française (Clérambault, Dide et Guiraud, etc.) place les idéalistes passionnés non loin de la quérulence processive. L'attachement de ce sujet à ses affections familiales – elle aime son père et sa mère, malgré le souvenir des frayeurs de l'enfant, éperdue devant les colères paternelles et morfondues par le harcèlement domestique de sa mère – peut rendre compte de la bienfaisante influence de son entourage dans le décours de cet épisode. Cela montre pourtant que, dans la

⁷ Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 59.

⁸ Si l'on suit l'indication précieuse donnée par Lacan à la fin de son Séminaire consacré aux « Formations de l'inconscient » : l'altruisme correspond le plus souvent à une sorte d'exacerbation de la demande adressée à l'Autre sommé de répondre et de sa caution et de sa légitimité.

reconnaissance de la morbidité des troubles – attendue par les médecins – aucun « désir de savoir » n'a été à l'œuvre pour donner l'idée d'une mutation subjective utile, ou du moins « utilisable ». Nous tenons cette impossible subjectivation des épisodes aigus de déclenchement dans la psychose pour responsable des prétendus « déficits cognitifs séquellaires » allégués par la médecine mentale contemporaine. Telle est la limite infligée à la psychose dans l'exploration d'une nouvelle frontière entre savoir et jouissance, au-delà du complexe d'Œdipe : sitôt qu'un déclenchement lui fournit la certitude calamiteuse que « l'initiative vient de l'Autre », le sujet, par après, n'en pourra mais, et sera sans ressources autres que celles qu'il trouvera en dehors de l'épisode lui-même, pour se « débrouiller » avec l'Autre qui n'existe pas, comme avec l'objet dont il n'a pu vraiment se séparer.

Dans cette remarquable réduction du souvenir de ses études à l'impossible acceptation d'une distinction entre le moi et le non moi, formidable épure de ce que Freud découvre dans son *introduction au narcissisme*, soit : l'abandon de l'investissement d'objet et le repli de la libido sur le moi, N. démontre que son désir d'œuvrer pour l'humanité, dans la célébration de la création divine, ne la préservera pas, malgré la sagesse apparente d'une « révision à la baisse » de ses ambitions professionnelles, des inconvénients de la grandeur de Dieu et de la tentation d'en être de nouveau l'enfant martyr. L'absence de bénéfices d'élucidation subjective dans ces moments de déclenchement nous confirme la pertinence d'éviter à tout prix leur survenue dans nos cures. Elle explique aussi qu'il nous faut distinguer le *tout le monde délire* que pose Lacan à la fin de son enseignement, du délire en jeu dans ces moments féconds où le sujet n'est plus que la proie d'un Autre qui, d'avoir pris toute l'initiative, ne pourra le laisser, au terme de son tourment aigu, que dans la réalité d'une diminution de ses moyens. Lesquels « moyens » se déduisent de ce qui se noue entre les douleurs menaçantes de l'angoisse, la ruse heureuse des symptômes et les prudences de sauvegarde de l'inhibition : la diminution de ces moyens est à entendre comme l'inévitable modification d'une attitude devant un réel dont l'opacification augmentée n'encourage ni le désir de savoir ni le devoir de vérité. Il existe, certes, « des solutions élégantes » qui témoignent congrûment de la restauration « d'un ordre du sujet »⁹ ; mais il n'en demeure pas moins qu'il arrive qu'elles soient d'un coût très prohibitif, tant il est vrai qu'il est des moments féconds qui s'accompagnent de pertes sèches. Ce que N. appelle la « sentence » dit précisément, qu'à long terme de si près les confins du savoir et de la jouissance, c'est la « mort du sujet » qu'elle a risquée, sinon connue.

Le déclenchement d'une psychose est bien souvent, hélas, un moment de rupture où viennent à se distinguer ce que nous nommons une psychose ordinaire de celles qui ne le seront plus tout à fait.

⁹ Lacan J., *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 572.



Se débarrasser du sens Fabien Grasser

L'évaluation est de plus en plus envahissante¹⁰. Dans les champs médicaux, scientifiques, universitaires, juridiques, mais aussi dans bien d'autres, ce système met à mal les signifiants-maîtres qui jusque-là soutenaient le discours du maître. Cette évaluation est une véritable attaque du langage, de ses mécanismes, de ses semblants. Son effet réduit les *parlêtres*, les mortifiant, les privant même de plus-de-jouir. Le surmoi contemporain ne laisse guère de place au symptôme et à ses solutions singulières. L'Œdipe est loin de pouvoir encore faire le poids face à la férocité de ce discours du maître contemporain. Quant-aux sujets psychotiques, ils sont de plus en plus enclins au désarrimage, au débranchement.

Dès 1992¹¹ Jacques Alain Miller nous indique que le discours analytique c'est désormais la psychanalyse au-delà de l'Œdipe, soit la psychanalyse d'outre-Père. Et si les faits œdipiens restent les termes et les thèmes électifs du souci du sujet, si l'Œdipe doit être mis à sa place dans sa radicalité, l'au-delà de l'Œdipe est désormais possible.

Jacques Lacan met en évidence, dès « La signification du phallus » que la castration ne se règle pas sur l'Œdipe, le phallus se coordonne au signifiant comme tel et non plus au seul signifiant du Nom-du-Père. Ainsi la castration ne procède pas du père mais du langage. Elle traduit la perte de jouissance du sujet du langage. Il n'y a plus de « mythe » de rapt de cette jouissance par le père. Le parricide d'ailleurs n'en libère pas plus.

J.-A. Miller, citant Lacan, nous indique que le psychanalyste n'a pas à croire à ce qu'il met au rang « des fictions que l'impasse sexuelle secrète pour rationaliser l'impossible dont elle provient. »

Et si de ces fictions un réel répond, il ne servirait à rien de désigner en le faisant venir à la place du Nom-du-Père, un autre signifiant en fonction de maître. Pourtant, les Noms-du-Père, leurs semblants, sont bien là présents dans la pratique analytique. Dupe pour s'en servir on ne s'en passe pas dans la théorie qui sinon serait une mythologie.

Nous allons examiner deux vignettes cliniques de sujets psychotiques, radicalement différents par le mécanisme du langage qu'ils exploitent pour mettre en place un appareil suffisant à gérer la jouissance.

Le premier essaie la solution de la métaphore « délirante » qui, comme le cas du président Schreber l'a mis en évidence, n'est pas stable.

Le second, directement dans la métonymie d'une jouissance qui ne cesse pas, tente de l'appareiller par un art qu'il s'agit de ne pas rabattre dans le champ du désir de l'Autre.

Dans les deux cas, ce qui conduira le travail de l'analyste, dans le champ de la psychanalyse appliquée, sera de ne pas précipiter le sujet dans le maniement d'une croyance. Cette adhésion à la fiction d'un délire universel, d'un œdipe *ready-made*, ou d'un signifiant maître quel qu'il soit, redoublerait leur incroyance, l'*Unglauben* radicale et structurelle.

Bien que chacun de ces sujets soit en deçà de l'Œdipe, la condition nécessaire du côté de l'analyste, est le dépassement de la solution œdipienne, s'il veut permettre à ces sujets de gérer

¹⁰ Ce texte a été discuté lors la Conversation clinique du vendredi 12 mars à la Section clinique d'Aix-Marseille, intitulée : *Une clinique au-delà de l'Œdipe ?*

¹¹ Miller J.-A., « Petite introduction à l'au-delà de l'Œdipe », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 21, p. 7-10.

une jouissance qui ne disparaît jamais. En effet, si l'on peut dire que la difficulté pour le sujet psychotique c'est la localisation de la jouissance, il va sans dire, que jamais elle ne meurt, l'emblème du phallus ne la représentant même pas¹².

Comment dès lors dans la psychose, où la question du meurtre symbolique ne peut être envisagée, serait-il possible de reconnaître le père en tant que semblant ? Si dans la névrose, l'analyste se fait semblant de dupe du père pour s'en servir, dans la psychose il laisse mettre en place un bricolage. Celui qui au moins permet au sujet de constituer l'équivalent d'un savoir, les « moyens de la jouissance »¹³, et entraîne ainsi un équivalent de castration, soit une localisation apaisante de la jouissance.

Dans chacun de ces deux cas une intervention négativante, plus ou moins impérative, inaugure ou détermine une solution de ce genre.

Schreber a été le premier à témoigner de ce qu'il y a de réel dans la structure des psychoses. En effet, avec sa rigueur paranoïaque, il décrit point par point ce qui se produit pour lui après le déclenchement. Le déchaînement du signifiant qui ébranle radicalement son identification antérieure, le confronte à une jouissance morcelante dont il ne sait pas l'origine. Ses descriptions démontrent la perte de l'image et de toute unité de son corps.

Schreber échafaude ensuite, par l'opération de l'interprétation, une signification nouvelle qui, localisant l'origine de la jouissance en l'Autre, lui restitue un ordre et un nouveau corps, partenaire possible pour cet Autre. C'est le temps de l'« idéogénie secondaire » si l'on se réfère à de Clérambault. Celui de l'élaboration, et de la théorisation d'une conviction délirante qui éloigne la certitude de base rencontrée par le sujet en même temps que les éléments dissociatifs. Elle rétablit par le témoignage le lien social.

L'appel au Nom-du-Père reste sans réponse dans la psychose. L'avoir et savoir s'en servir est en faire une métaphore. Le père de la réalité est autre chose, du trop méchant au trop gentil, on peut tout aussi bien s'en passer.

Le capiton de la métaphore n'est que temporaire

C'est à l'âge de vingt ans, que Mr. P est hospitalisé pour la première fois après deux tentatives de suicide graves, impasses d'un épisode délirant aigu. Auparavant, il se soutenait d'une identification imaginaire prothèse qui convenait assez bien pour assumer le désir de la mère.

Le père de Mr. P est un père « dérisoire ». Au chômage, sans aucune activité, il pousse son fils au travail tandis que sa mère s'épuise pour leur permettre de survivre.

Dès l'âge de treize ans, Mr. P avait mis en place une modalité de gestion de la jouissance sexuelle, initiée par son frère, consistant en des pratiques de transvestisme et de masturbation. Il s'affublait de robes ou de jupons de sa mère, avec pour seul compagnon la chienne de cette dernière. Il interprète ainsi le désir maternel et l'assume par la place imaginaire qu'il réussit à tenir.

À l'âge de quinze ans, surpris par les regards de trois enfants, tandis qu'il s'adonne à cette pratique, il est terrorisé. Trois mois plus tard, croisant des garçons de son âge, il entend : « il se masturbait », « ils l'ont vu », « il y avait un garçon dans le bois ». C'est énigmatique, ça l'inquiète. Il ne sait ni qui cela désigne, ni quel est le « je » concerné. Cet état d'angoisse cesse lorsqu'il entend, « c'est lui ». Épinglé cette fois, il pense d'abord y répondre par le meurtre d'un jeune garçon, mais il y substitue son ancien compagnon, la chienne de sa mère. Il change alors les modalités de sa pratique, et il arrête de se travestir, l'énigme disparaît, il s'apaise.

À dix-huit ans, il commence le métier de terrassier, il veut devenir conducteur d'engins. Il redoute les femmes et les évite, il se sent bien parmi ses collègues hommes. À dix-neuf ans, ses collègues l'interpellent sur sa sexualité, un copain homosexuel a tenté de le séduire. Il fait

¹² *Ibid.*

¹³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 101.

rapidement sienne cette question : « suis-je un homosexuel ? », et il s'impose de mettre à l'épreuve sa virilité face à l'autre sexe. Il va voir des prostituées. Sa cinquième aventure sera la dernière. Elle débute mal, la béquille de son vélomoteur se casse quand il le gare, il perd du temps avant de monter dans la camionnette. Après que sa partenaire l'ait doté d'un préservatif, il ressent au cours du rapport trois piqûres dans son sexe et perd conscience un instant. Il n'en dira que très peu : « je n'étais plus moi-même », « je ne sais plus ce qui s'est passé ». Une amnésie de l'évènement l'atteint pendant quelques mois.

Des petits phénomènes intrigants surgiront ensuite. Il remarque que sa mère se gratte. Il ressent parfois ce qu'il appelle *un phénomène de migration* de son cerveau gauche vers l'un de ses proches. Il entend son frère dire, « tu l'as », sa belle sœur lui répondre, « je l'ai ». Des signes corporels surgissent, des boutons, de la fièvre. Sa force érectile baisse, il ressent des palpitations. Son sperme sent mauvais, et jaunit. Cela le rend perplexe, son angoisse augmente, ses phénomènes deviennent certitude, mais leur signification lui échappe, et, interprétatif, il la cherche.

À la lecture d'une plaquette de prévention du SIDA, il reconnaît tous ses signes et acquiert la certitude d'être atteint de la maladie. Insomniaque, sujet à des accès d'hypertension artérielle aiguë, il est convaincu d'avoir transmis le virus par la salive, à ses proches. Il se brûle avec des cigarettes et arrache les phlyctènes avec des tenailles pour extraire la vermine. Le déshonneur est sur sa famille. Il tente de se purifier en avalant de l'essence.

« Pourquoi Dieu me punit-il ? » dira-t-il un peu plus tard, « Pourquoi suis-je l'objet d'un sacrifice ? » « Ma famille a-t-elle commis une faute ? » Certain d'être incurable, contagieux, malgré des examens biologiques qu'il a fait faire lui-même, il fonce en vélomoteur dans un mur. Indemne, il récidive en tentant de s'immoler. Sa famille le fait alors hospitaliser.

Lorsque nous le recevons, il présente un délire interprétatif mélancoliforme, avec des intuitions délirantes. Coupable, indigne, il doit s'éliminer. Il se dit putréfié, décomposé. Il impute aux médecins malveillance et tromperie. Il m'insulte à l'occasion, et me rend responsable des risques que courent ceux qui l'entourent. Lorsque je lui serre la main, il me traite de fou, ou me prête l'intention de vouloir le tromper. Son seul souci est de ne pas transmettre sa maladie. Pendant un an, des moments de rechute de sa jouissance corporelle intrusive, de certitude d'être laissé tombé par l'Autre, alterneront avec des intervalles de reconstitution de son histoire, de quête d'un sens logique, d'une cause. En rêve, il entend Dieu lui dire : « N'y pense plus, ça va passer ». Progressivement, il abandonne les solutions duelles, spéculaires : tuer la prostituée, ses collègues, puis sa belle-sœur qui lui a pris son frère, enfin, son frère lui-même devenu père. Il scande l'hospitalisation par la répétition de sa question : « suis-je un homosexuel ? ».

Il ébauche d'abord une signification délirante dangereuse selon laquelle les femmes portent et transmettent les maladies, son corps aussi, donc il est une femme. Il doit se donner la mort pour ne pas transmettre sa maladie. Je conteste sa théorie.

Il se stabilisera après avoir construit, par une théorisation interprétative, une définition de sa maladie, soit une véritable métaphore délirante : Virale, elle a un caractère d'exception, elle est transmissible mais bénigne comme nous l'avons observé ensemble. Elle n'est pas identifiable par les techniques médicales contemporaines, et nous sommes les deux seuls à pouvoir l'identifier.

Mr. P ne sait pas bien écrire, sauf en phonétique. Il me charge de transmettre au monde médical ce qu'il m'a enseigné, et sort ensuite du service durablement apaisé. À nouveau, il gère sa jouissance par une modalité solitaire, et se réconcilie avec les hommes. Il se défend remarquablement des femmes, par un grand humour dont il use pour les faire rire.

Cette solution lui permettra de retourner à une vie à peu près normale moyennant de laisser son ancien métier qu'il aimait, pour travailler comme éboueur au tri des déchets. Il rechutera par trois fois sur un mode mélancoliforme et suicidaire après avoir acquis la conviction de

s'être piqué avec une seringue usagée. Sa solution métaphorique ne tenait plus. Lors d'un entretien il y a à peu près quinze ans, m'avertissant une fois de plus qu'il voulait mettre fin à ses jours, je lui rétorquais vivement, que « s'il le faisait, il entendrait parler de moi ». Depuis, il n'a fait aucune rechute. Il a cessé de travailler et vit d'une petite pension. Il soutient ses parents vieillissants, aide ses voisins. Il a tenté de vivre avec une femme, plus âgée que lui, mais a préféré interrompre : elle lui coûtait trop cher. Il n'avait pas de quoi lui donner ce qu'elle demandait. Il conserve seulement une activité sexuelle solitaire organisée par des fantasmes issus de son observation des femmes.

Mr P, nous l'avons vu, semble résoudre le premier temps de sa décompensation par une construction métaphorique. Au vide énigmatique initial vient se substituer progressivement du sens. Sans le recours au Nom-du-Père et à sa signification phallique, il parvient à retrouver une modalité de jouissance, toujours à l'abri de la carence phallique. Comme il le dit, il aime les hommes et rêve d'accéder au plus viril de leurs activités.

Du statut d'objet de sacrifice il passe à celui d'expérience pour ce Dieu qui le fait patienter. Il dispose d'un témoignage à transmettre, et non plus d'une maladie mortelle, donc du témoignage d'une position d'exception par rapport à l'Autre. Mais une perspective idéale et surmoïque, dangereuse donc, y est associée. Sa métaphore délirante ne tient pas, le signifiant-maître divin ne l'oublie pas et fait retour. Il ne s'agit pas de semblant. Que peut faire l'analyste dans la psychose ? Ne pas croire à un mythe délirant quel qu'il soit, mais permettre au sujet sans croyance de se débarrasser des effets des signifiants-maîtres qui le réduisent à un déchet inutile.

Mon intervention me surprit tout autant que lui. Elle ne se soutenait pas du Nom-du-Père, en tout cas pas du père symbolique. Il s'agissait d'une intervention presque délirante de ma part, mais qui eut pour effet de délocaliser l'Autre de la jouissance du monde des morts. Mr P. l'entendit bien comme tel et semble y avoir trouvé une limite à la jouissance dans celui des vivants. Que voulait-il faire disparaître sinon la jouissance dont il était l'objet ? Était-il ainsi assuré de ne plus être assailli par la jouissance de cet Autre qui le voulait déchet ? Il s'agissait évidemment aussi de le préserver, selon ses indications, de toute situation qui pouvait engendrer un retour de son surmoi si féroce. Je le reçois toujours aussi régulièrement et avec la plus grande souplesse depuis maintenant vingt cinq ans.

L'« œuvre » n'a pas de sens

Abordons maintenant un deuxième cas de psychose, cette fois à partir de la clinique rencontrée dans le cadre du CPCT. Nous y recevons des sujets bien souvent dans de véritables situations d'impasse du lien à l'Autre, et qui sont toujours plus désarrimés. L'existence d'un tel lieu, le CPCT, « hors du commun », peut permettre à ces sujets, très défiants, au sens de l'*Unglauben*, de se saisir de l'offre du discours analytique, suspendant l'interprétation d'un signifiant-maître « accrédité ». Pour ce sujet, ce lieu donnera valeur, et valeur suffisante, c'est à dire poids et non pas sens, à ses paroles. Ces sujets, ne s'adressaient pas facilement auparavant à un « psy », ni même à un service d'aide, encore moins à un analyste. Il semble que les exigences du monde contemporain, son uniformisation et sa perspective de normalité homogénéisante soient des facteurs toujours plus aggravants, autorisant de moins en moins des solutions singulières, originales de rebranchement. Solutions « atypiques » que ces sujets parvenaient à inventer eux-mêmes auparavant pour retrouver un lien à l'Autre, c'est à dire un lien social.

Les signifiants-maîtres, les protocoles voire les interprétations dans les cas de psychose, ferment ces possibilités, et sont à écarter si l'on veut permettre à de tels sujets leur effort de bricolage singulier.

Grâce à l'enseignement de Lacan, nous pouvons dire que le symptôme est en quelque sorte, une construction, voire une interprétation déjà faite, sinon en perspective, de la rencontre entre

lalangue et le corps. Il s'oppose au « sinthome » qui désigne ce qui justement du symptôme est rebelle à l'inconscient, l'affect en tant qu'irréductible à l'effet de sens (le « sinthome » de Joyce est inanalysable). Et, nous verrons que c'est l'énigme qui est fondatrice de la solution singulière que le sujet parvient à faire mais hors-sens¹⁴.

« *Une femme libre de sens* »

Examinons le cas de cette femme d'une quarantaine d'années, Mme H. rencontrée au CPCT, à ses débuts, en 2003.

Elle me fait part de ceci lors des deux premiers entretiens.

Elle vient au CPCT, parce qu'elle « craque », qu'elle perd la notion de tout sens et ressent de l'angoisse. Incapable d'affronter la moindre difficulté de la réalité, elle s'isole chez elle. Elle ne peut rien concrétiser, et cela ne cesse de s'aggraver. En somme, dans cette situation, elle ne peut plus ni construire quoi que ce soit, ni se satisfaire un tant soit peu. Diplômée d'une école d'art, ses qualités créatives ont valu qu'elle soit très investie par son milieu. Nombreux furent ceux qui voulurent l'aider pour ses difficultés tant subjectives que sociales. Elle a eu quelques succès dans ses réalisations, mais sans réussir à les confirmer, car dit-elle « j'ai toujours commencé par arrêter mes activités ». En fait, elle ne supporte pas de prendre le temps pour finaliser la moindre activité.

Madame H. a déjà fait de nombreux essais de psychothérapie et de psychanalyse chez des collègues lacaniens connus, recommandés par le milieu intellectuel qu'elle fréquente. Mais ce fut chaque fois sans suite, elle supportait mal l'intérêt que ses interlocuteurs portaient à ses œuvres.

Originaire d'au-delà du mur de Berlin, elle est venue à Paris avec un visa touristique lorsqu'elle était âgée de dix-sept ans. Sa famille la tiendra pour disparue pendant près de dix ans. Un mariage « blanc » lui a permis de rester en France. Sa mère est décédée peu après son départ dans un accident de voiture avec le père, qui fut lui-même dans le coma un certain temps. Professeur d'Université, il est décédé il y a quinze ans. Elle a une sœur et un demi frère restés tous deux dans son pays d'origine. Elle ne les revoit plus.

Au début de sa vie à Paris, tout en étudiant, elle vivra grâce à des petits métiers, à risques bien souvent, consommant alcool et diverses drogues. Ensuite, elle cohabitera avec son mari pendant dix ans. Elle a de lui un fils aujourd'hui adulte. Elle obtient quelques cachets pour ses créations ce qui lui permet d'acquérir un petit appartement. Elle « vivote » seule avec son fils jusqu'en 2000, entretenue en partie par son mari.

Lorsque je la reçois, elle vient d'obtenir le RMI, malgré son incapacité à toute inscription dans le registre social ou administratif. En dépit de son talent reconnu d'artiste, elle se contente de productions de second ordre pour le bénéfice d'autres, lorsqu'elle ne s'isole pas. Elle redoute de sortir de chez elle car elle se met « en représentation ».

À partir de ces deux premiers entretiens, ce sujet d'allure « égarée », mais non « déclenché », manifestement diffluent, apparemment désarrimé. Elle semblait ne revêtir qu'une sorte d'habit social très fragile. Sa « diffluence » dominait le tableau clinique, tant au niveau de son usage du langage et de ses idées que de la description de son être et de son parcours. Elle n'avait jamais pu s'inscrire de façon durable dans quoi que ce soit de concret, semblait n'avoir aucun désir déterminant. Elle décrivait l'ébauche d'une persécution lorsque surgissaient des signes du désir de l'Autre. Toute sa vie d'ailleurs en était l'esquive. Elle ne comptabilisait rien et se présentait comme si elle n'avait jamais rien payé « Je n'habite pas ma vie », « je n'arrive pas à m'y inscrire » – dira-t-elle. Paradoxalement, si elle ne se plaignait pas, la sollicitation du désir de l'Autre, qu'elle craignait tant, était patente.

¹⁴ Miller J.-A., « Pièces détachées », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n°61, 2005.

Au bout d'un mois, elle me signale, non sans ironie, qu'il nous reste trois entretiens pour qu'elle trouve à se « réinsérer ». Si elle a bien voulu venir au CPCT pour y rencontrer un Autre qui ne l'engage pas, gratuit et limité dans le temps, elle n'y croit pas beaucoup. L'Autre pour elle, était soit intrusif, menaçant, soit indifférent et ne se souciant pas d'elle. Que venait-elle faire au CPCT ? Venait-elle y vérifier une fois de plus la consistance de cet Autre, en ce lieu, qu'on lui avait dit être « bienveillant ». Elle manquera plusieurs entretiens, puis reviendra et anticipera l'interruption du traitement avec la même ironie, me rappelant les limites temporelles fixées au CPCT. Le transfert était loin d'être engagé.

Il y eut pourtant un moment de bascule pendant ce temps bref au CPCT, lorsqu'elle me permit ma première intervention. Elle me dit, lors d'une séance, qu'elle venait d'accepter de réaliser un travail. Mais, financièrement, elle s'y était si mal prise, elle n'avait pas réussi à demander une avance d'argent dont elle avait grand besoin. Sa carte téléphonique était vide. Elle me dit avoir pensé en venant à sa séance, qu'elle pourrait appeler du téléphone du CPCT pour la redemander. Je lui répondis sur le champ que ça n'était pas possible. J'indiquais en somme que le CPCT ne prenait pas en charge l'appel à l'Autre. Mme H. me demande ensuite si elle peut revenir le jeudi suivant. Je lui renvoie un oui très appuyé. Elle me répond : « ça n'aurait pas été grave si vous aviez dit non ? »

Vers un traitement au long cours

À la séance suivante, elle m'annonce qu'elle a obtenu une avance en l'ayant demandée. Puis elle s'étonne que « malgré la gratuité », elle ait rencontré un « suivi décidé » au CPCT, et ajoute : « ça veut dire qu'au CPCT, on y croit à la psychanalyse. » Comme le terme des quatre mois arrive, je lui rappelle la fin prochaine du traitement sans lui proposer de le renouveler.

Mme H. exprime alors le souhait de continuer à me voir dans des conditions qui le lui permettent, elle me demande de n'avoir pas trop d'exigence quant-à la régularité.

Ce fut le début d'un travail toujours en cours à la consultation de mon service. Le rythme qu'elle détermine elle-même est très irrégulier, mais il lui permet et de se débrouiller un peu sur le plan social, et de finaliser enfin une œuvre qui restait en suspens depuis plusieurs années.

Je trouve remarquable dans ce cas l'effet produit par le refus d'un soutien si souvent obtenu tant de la part d'un milieu bienveillant que de thérapeutes et d'analystes. Ce non faisait signe pour elle d'une absence d'intention, voire de volonté de jouissance de l'Autre, qui par les marques de désir pour ses productions l'avait jusque-là repoussé chaque fois dans sa fuite désarrimée. Elle n'avait jamais consenti à la moindre prise en charge publique, ni au moindre traitement par médicament. Au prix d'une situation parfois alarmante sur le plan social, elle avait toujours réussi à les esquiver.

Mme H. présente un parcours très singulier, qui ne pouvait se révéler qu'à condition qu'une relation transférentielle solide se soit installée. Si elle commence par mesurer le lieu, elle mesure immédiatement les intentions de l'Autre en la personne qui la reçoit. C'est elle qui décide de la qualité de l'objet (praticien). Il ne doit pas être un Autre de désir à son égard. Ceux qu'elle avait rencontrés jusque-là étaient trop désirants, et sans doute pas assez dociles, pour qu'à ses yeux, ils puissent croire à la psychanalyse. Ils croyaient au moins à une fiction, celle de l'existence de déterminants symboliques pour la réalisation de son œuvre, et de la possibilité de l'influencer. C'est bien elle qui a déterminé le tempo du traitement, d'abord dans le lieu du CPCT, ensuite dans le lieu qu'elle a fini par choisir de la psychiatrie. À condition d'interventions rares et surtout non interprétatives, coupant l'Autre du transfert de toute bienveillance ingérante, Mme H parvient à rester maître de son traitement. Elle réussit ainsi d'une part à éviter au mieux les mauvaises figures de l'Autre, et d'autre part à accéder à la dimension d'invention tout à fait singulière en quoi consiste sa modalité de renouage d'un symptôme pourtant bien défait.

J'ai axé cette deuxième vignette clinique sur le moment de la mise en place de l'adresse transférentielle, une adresse pour son histoire. Celle-ci, ses dits la plupart du temps hors-sens, s'enroulaient d'une manière énigmatique autour de l'objet interlocuteur. La condition était qu'il soit docile, disponible et dépourvu de signifiants-maîtres.

Deux étapes m'ont semblé essentielles pour la mise en place de ce logement, de ce branchement et finalement pour le renouage ou le nouage « synthomatique » d'un lien social, deux étapes où il fallut intervenir énergiquement sinon activement :

La première, lorsque je lui refusais, avec la communication téléphonique, un service qu'elle me demandait. Cela lui permit d'établir un rapport à l'Autre. Elle le nomma un « suivi décidé », consentant au fait qu'au CPCT on croit sérieusement à la psychanalyse. Ça n'avait pas eu lieu ailleurs ou peut-être y croyait on trop. Ce sera un premier tournant dans la possibilité, pour elle de négocier sans persécution avec l'Autre, et l'occasion d'un premier réarrimage. Je ne dirais pas qu'elle se réinsérait, car c'est son œuvre singulière qu'elle réussissait à relancer.

Il y en eut une deuxième, plus tard, qui fut le produit d'une contingence déterminante et permit la levée d'une réticence à témoigner d'un phénomène élémentaire, partenaire de longue date, dont je devins dès lors l'adresse.

Mme H. a pu perdre un peu de sa liberté errante, désarrimée, mais surtout, elle est parvenue à faire usage de la langue jusqu'à finir, pour la première fois, une création. Ainsi, poétise-t-elle. Elle parvient à traiter avec ce réel par une « sinthomisation » toujours fragile, et qui semble dépendante de l'inclusion de l'objet docile pour la nouer. Mais elle parvient ainsi à rétablir un lien social et « à habiter sa vie ».

Son art qui traite l'image presque sans parole, est une manière d'articuler l'imaginaire à sa conjonction entre le réel et le symbolique sans y apporter de réponse ou de sens interprétatif, c'est à dire en maintenant l'énigme.

Pour conclure

Pour parvenir à la possibilité de l'intervention majeure dans chacun de ces cas, il a fallu que le sujet trouve un objet très précis, permettant la rencontre avec le discours analytique, dans un effet de ce discours, via un analyste. Cet objet, ne doit pas résister à ces demandes et à ces « conduites d'expérience qui ne sont pas des traitements psychanalytiques », mais qui « pourtant font soutien en faisant nouage de par elles-mêmes »¹⁵. J.-A. Miller nous dit aussi que cet objet « c'est l'analyste du marché, versatile, disponible, multifonctionnel, qui doit se réduire à l'objet, ne pas vouloir le bien »¹⁶. Sa formation vise à lui permettre de cultiver sa docilité jusqu'à « savoir prendre, dans le sujet tout venant, la place d'où il peut agir ». En somme, sa formation ne vise-t-elle pas la dimension d'outre-père ? À l'occasion, ajoute J.-A. Miller « il incarne un objet autour duquel s'enroulent les dits du sujet », ce qui n'est pas sans résonner avec le trajet que la pulsion peut faire autour de l'objet, ou de son semblant, visant le raccourci d'un chemin trop long et pénible pour se satisfaire, et la « reprise » du symptôme et du lien social¹⁷.

¹⁵ Miller J.-A., « Les contre-indications au traitement psychanalytique », *Mental*, n°5, 1998, p. 9-17.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.



Mener la grande vie Monique Amirault

Sa vie, telle qu'Eddy la décrit, peut paraître proprement inimaginable aux normés que nous sommes, limités à leurs petites jouissances¹⁸. La remarque lui en a sans doute été faite. Aussi, à propos de la place qu'y occupent les excès, il tient à préciser : « Tout ce que je dis, c'est la vérité ; je ne suis pas mytho, je ne raconte pas n'importe quoi. Je dis ça sincèrement ». Et lorsqu'au terme du long entretien que nous avons avec lui, nous lui demandons s'il souhaite ajouter quelque chose, Eddy conclut en disant « Une chose : ne me prenez pas pour un mytho. Dans ce que j'ai dit, j'espère que vous avez compris, c'est ma vie et de toute façon c'est votre boulot! ». Nous ne l'avons pas pris pour un *mytho*.

Débranchement

Ce jour-là Eddy est chez une « copine ». Il a bu, beaucoup, jusqu'au coma. À la sortie du service des urgences, son père le fait hospitaliser en HDT au centre de santé mentale où il se trouve depuis quinze jours lorsque nous le recevons. Il a trente ans. La première hospitalisation a eu lieu trois ans plus tôt. Et depuis lors, les hospitalisations se sont succédées, dont certaines suivies de post-cures. Aujourd'hui, il en est à la seizième.

« L'année dernière je suis venu dix fois en hospitalisation d'office [...] je suis venu trois fois cette année, j'ai pris que trois cuites cette année, mais là, j'avais quand même 4,58 grammes et quand je mets le nez dedans, je ne sais plus m'arrêter [...] Je prends deux bouteilles de whisky, des bières [...] 4 grammes 58, j'étais un petit peu dans le coma, je n'étais pas bien. Moi je ne m'en souviens pas, je ne me souviens même pas de ce que j'ai fait. Je sais que j'ai bu, j'ai été aux urgences, mon père est venu, et le lendemain matin, le médecin m'a dit : Vous êtes en HDT, vous allez partir au CESAME [...] Je me défonce, complètement. »

- Qu'est-ce qui vous pousse à aller jusque là ?

« Là c'est un problème avec une copine, car j'ai beaucoup de copines en même temps [...] Je m'arrange, j'habite chez l'une et chez l'autre et voilà. » Eddy s'exprime sans pudeur, sans culpabilité, sans questions, dans une langue aux accents mégalomaniaques qui ne connaît pas les semblants. Le débit est rapide et abondant, à l'image de ce dont il témoigne dans son propos. Car, ce qui frappe, c'est l'excès, *l'excès en tout* – c'est ainsi qu'il le dit – avec, au cœur, la triade : travail, femmes, alcool. Il est en quelques sortes un *multi-addict* – au travail, qui lui procure argent et reconnaissance, à la sexualité (toujours plusieurs femmes à la fois), enfin, à l'alcool. Les médicaments et le cannabis en revanche lui sont une sorte de frein destiné à tempérer l'effet des premiers et il a ses stratégies pour bien les utiliser. Jamais il n'a usé de drogues dures : « J'aime bien le cannabis, et ça me permet de ne pas boire aussi. Donc je préfère fumer un joint que boire. OK ce n'est pas bon pour la santé. Mais, en plus, j'habite à M., donc pour le cannabis c'est facile d'en acheter ; y'a pas de souci. tout allait bien jusqu'à ce que je reprenne l'alcool. » Son côté « flambeur » peut faire illusion, pour autant Eddy n'est pas dans la *monstration* phallique, dans la quête sans cesse réitérée d'une reconnaissance ou d'un objet qui se dérobe. Il ne mène pas la grande vie qu'il croit mener. Plutôt est-il

¹⁸ Commentaire d'un entretien avec un patient hospitalisé, dans le cadre du programme d'études cliniques [UFORCA Angers], décembre 2009.

féroce­ment mené par elle, et le problème sera de voir selon quelle logique ces trois pôles – travail, femmes, alcool – s’articulent. Aujourd’hui d’ailleurs, il ne mène plus la grande vie. En effet, l’excès d’alcool, qu’il consomme désormais « jusqu’au KO technique », a des consé­quences qui viennent perturber cette jouissance. Eddy, le brillant, est même « passé handicapé ».

Tout pour être heureux

Eddy est l’aîné de quatre garçons. Sa mère gardait des enfants. « Elle était souvent en dépres­sion. Elle pleurait tout le temps ». Son père était alcoolique, mais maintenant qu’il ne boit plus, il ne supporte pas l’alcoolisme de son fils pas plus que les conflits qui, entre eux, peuvent aller jusqu’aux coups. Par ailleurs, « Mon père a toujours eu des copines aussi. Il se tapait sa belle sœur. À l’heure actuelle c’est pareil. Je sais pas si je tiens ça de mon père, mais mon père va voir ailleurs. On le voit à C. avec des brésiliennes de trente cinq ans » explique t-il. Aujourd’hui, il se plaint de ses parents qui le « bloquent » et l’enferment en HDT : « Mes parents, depuis la séparation de mon ex, je les ai toujours sur le dos. Je ne leur demande rien, je gagne ma vie et je suis indépendant ». Enfant, Eddy n’aimait pas l’école mais obtint cependant un CAP de boulanger : « J’étais pas un blaireau à l’école. Ah non ! Quand j’ai attaqué mon apprentissage [...] je suis agent de maîtrise quand même ! En technologie, j’avais des 17/20, moi je suis boulanger. J’adore mon métier ! » Il s’assombrit et reste évasif sur les raisons de son départ de chez lui, lorsqu’il a quinze ans : « Mes parents ne voulaient plus trop de moi à la maison donc j’ai trouvé un apprentissage et puis voilà, quoi [...] Mon père, il ne m’a jamais trop dirigé car je me débrouillais tout seul. Je gagnais de l’argent, j’étais apprenti. Il me faisait mon plein de courses pour la semaine ; moi j’avais juste à acheter mes cigarettes et voilà. J’allais en boîte tous les week-ends. »

Dès l’âge de quinze ans donc, il se retrouve seul, soumis à la contingence des rencontres au cours desquelles il découvre l’usage régulier de l’alcool, « ça m’a plu car je suis tombé sur un ancien légionnaire qui avait soixante-dix ans. Il avait fait l’Indochine. Et c’est avec lui que j’ai commencé à picoler. On était voisin, on tapait dans les cloisons et ça voulait dire “viens boire un coup”. Il avait du whisky [...] et comme il ne pouvait plus trop marcher, moi j’allais lui acheter ses bouteilles et ses packs de bières. La gnole, je lui ramena­is ça de chez mes grands parents mais j’en buvais avec lui. Je sortais du boulot, on prend la bière, après c’est l’apéro, à table le vin. On mangeait ensemble. Même quand j’ai vécu sur Paris chez un cousin, on prenait un whisky ensemble. Je buvais normal, un whisky, le soir, tranquille. Pas d’abus mais par contre je fumais déjà, un petit pétard ». Il sera ensuite en collocation avec un homme pédophile : « Un bon bonhomme, je rentrais le soir on mangeait ensemble. Il était super sympa. Je suis désolé, j’habitais avec un pédophile, je savais ce qu’il faisait mais moi il ne m’a jamais touché. C’était pas mon problème, il faisait sa vie. Il avait de l’argent. Il partait à Marrakech. Il se tapait des gamins de quatorze ans, j’ai vu les photos. Mais, c’est la faute des parents. C’est les parents des gamins qui l’invitaient à manger et en échange, il donnait de l’argent et il passait une semaine avec eux au Maroc ; le petit il habitait une semaine avec le pédophile. Comme il disait, sa copine, elle s’appelait Mohammed. En plus, je travaillais avec le pâtissier qui était pédophile aussi. Donc, je traînais avec deux pédophiles. » Pour Eddy, c’est ici très lisible, toutes les jouissances se valent et aucune culpabilité ne se fait jour, aucune action n’est jugée dans une perspective morale, selon le principe « On a rien sans rien » (d’où l’importance de l’argent) ou « chacun son truc », « chacun fait sa vie », « Moi, c’est les femmes ».

En effet, à l’usage régulier de l’alcool et des « pétards », s’ajoute, lorsqu’il arrive à Paris, à dix-neuf ans, l’usage régulier des femmes sous la modalité des prostituées. Il est employé dans une grande chaîne de boulangerie et sa vie s’organise, voire se ritualise, autour du travail, de l’alcool et des femmes : « Tous les dimanches soir, j’allais voir des prostituées avec le mari de ma cousine. Il avait des sociétés sur Paris, c’était la mafia chinoise. Il avait pas mal

d'argent donc on avait ce qu'il fallait. J'étais responsable et je gagnais 3000 euros par mois. On allait aux Champs Elysées, on roulait en BM dernier modèle, c'était la grande vie. » Le style de vie change peu lorsqu'il vit avec une femme dont il a une petite fille: « Je sortais du boulot, j'appelais ma femme. J'avais mon pastis qui était servi, elle me préparait tout. J'arrive. Un quart d'heure après j'avais mon pastis. Moi, dans mon coffre, j'avais toujours mon pack de bières parce qu'avec les collègues on buvait de la bière. Mais jamais plus de deux. » Ensuite, ses responsabilités allant crescendo, le scénario commence à se modifier : « Je travaillais la nuit, je commençais à huit heure le soir jusqu'à quatre heure ou je terminais à huit heure le matin, et le *week-end*, c'était bien, parce que je commençais à deux ou trois heures l'après-midi. Je finissais à minuit, une heure du matin. On tournait, parce qu'on était une dizaine de gars ; j'avais une dizaine de gars à m'occuper. Bon, fallait bien commencer la journée, donc je calculais pour finir à l'heure. Après je prenais la voiture et on allait en boîte sur Pigalle. »

- Et votre compagne pendant ce temps ?

« Bah, elle s'occupait de ma fille, elle dormait et moi j'allais boire des bouteilles en boîte [...] J'habitais dans le soixante-dix-sept, j'avais un pavillon, je payais 1000 euros par mois. Attention, j'avais une belle maison, j'avais tout. J'avais deux voitures, enfin je gagnais bien ma vie. Donc on avait tout pour être heureux. »

Nom-du-Père et fonction sociale

Le glissement, le dérapage décisif, se produit lorsque Eddy quitte la région parisienne, au moment des émeutes de 2005, poussé par sa femme qui, craignant pour leur petite fille de un an, souhaite rejoindre le sud de la France où se trouve sa famille. La manière dont son travail de boulanger est surinvesti, avec les responsabilités qui lui ont très vite été confiées, s'exprime au cours de l'entretien, avec une charge de jouissance et un ton mégalomane remarquables. Eddy est massivement identifié au « top » de la boulangerie que sont les boulangeries P. C'est ici qu'il est possible de situer la modalité du Nom-du-Père qui est la sienne. Lacan a fait valoir que le fait d'être nommé, assigné à une fonction, d'accéder à une position sociale, peut faire fonction de Nom-du-Père. Nous retrouvons ce trait mentionné dans « Effet retour sur la psychose ordinaire »¹⁹, où J.-A. Miller propose de repérer précisément les indices, souvent subtils, de la présence, chez le sujet, d'« un désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie », qui peut trouver son corollaire dans un surinvestissement, une identification trop intense à une fonction : « Vous pouvez voir alors, dit J.-A. Miller, des psychotiques ordinaires dont la perte de travail déclenche leur psychose parce que leur travail voulait dire bien plus qu'un travail ou qu'une façon de vivre ». Sans que l'on puisse véritablement parler de déclenchement, c'est bien de cela dont il s'agit chez Eddy, fixé, identifié à ce statut de boulanger-chez-P., de chef, dont il se fait gloire d'être le meilleur. Avec pour conséquences l'argent, les maisons, les voitures, le cannabis, les prostituées, tout cela organisé, structuré, tant qu'il était à Paris, autour de son travail. Cette nomination, soit cette fonction hautement valorisée par le sujet, lui offrait d'une part un signifiant-maître puissant auquel s'identifier et d'autre part circonscrivait suffisamment une jouissance érotomane qui, nous le verrons, perdra ses limites lorsque cette identification sera ébranlée : « À Paris, je faisais ce que je voulais. J'étais chef de la pâtisserie P. à vingt-deux ans, et je suis resté cinq ans là bas. C'est moi qui gérait. J'avais un souci, je m'arrangeais avec les gars. Je faisais des heures supplémentaires, je suis monté à 4000 euros net, j'ai eu dix-sept mois de salaires sur Paris. Je touchais les bénéfices, c'est pour ça que je montais jusqu'à 4800 euros eh oui ! [...] Là, on me demanderait de retourner chez P. tout de suite, j'y retournerais car chez P., on a une façon de travailler, c'est pas comme chez un artisan. C'est le top des

¹⁹ Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n° 94-95, janv. 2009, p. 40-51.

tops, les boulangeries P., il y'en a partout dans le monde. Et puis il y avait des bénéfiques, j'avais une prime à l'extérieur. Je livrais le *MacDO* aux Champs Elysées en viennoiseries. Tout ça c'est moi [...] et *MacDO* la Défense, vous vous rendez compte ? Tous les matins il y avait quatre camions qui partaient, quatre Mercedes qui partaient [...] Quand je travaillais chez P., j'ai fait les salons de la boulangerie. Je rentrais chez moi, je buvais quatre Ricards, je mangeais bien, mon petit coup de vin à table, mon petit pétard avant de me coucher. À Paris, je consommait pas mal, mais pas au point de me défoncer parce que je dormais avec mon téléphone près de moi. Parce que dès qu'il y a avait une couille, il fallait que je parte au boulot, c'était moi le chef. Fallait que je sois là absolument [...] Moi je suis nerveux, j'aime bien bosser. Si j'étais payé c'est parce que je faisais du bénéfique, c'est parce que je dépotais. Sur Paris dès qu'il y avait un travail à faire on appelait Eddy. Quand Charles de Gaulle, l'aéroport, ça s'est cassé la gueule, le dimanche après midi à trois heures, qui est-ce qu'on a appelé ? C'est Eddy. Et oui, vous vous rendez compte, c'est moi qu'on a appelé ! Eh oui ça se passait comme ça à Paris ! »

On peut remarquer l'importance qu'ont, pour ce sujet, les objets pulsionnels en tant qu'ils s'interposent entre lui et l'autre : boire bien sûr, mais aussi manger, sucer des bonbons, prendre ses cachets, fumer, à quoi il faut ajouter l'argent : « Je ne suis pas le mec à me bagarrer. Je ne suis pas comme ça. Je préfère payer, je suis déjà arrivé dans des bars où ça commençait à chauffer en fin de soirée et j'ai toujours un peu d'argent. Et je suis le premier à dire « tournée générale » et puis tout le monde boit un verre et on s'arrange comme ça ! »

Jusqu'au K.O. technique

Cette jouissance de la vie, qu'il décrit comme relativement maîtrisée et circonscrite jusque-là, limitée par la fonction du travail, cette jouissance du style « cigarettes, whisky et p'tites pépées », va virer à la jouissance mortelle lorsque cette identification professionnelle, nécessaire, est mise à mal. On lui offre bien, à M., la responsabilité d'une boulangerie P. dans un centre commercial mais, s'il accepte, dit-il « c'est pour gagner de l'argent, ce n'est pas pour me branler et gagner un minimum ». Et cela ne se passe pas selon son programme.

- Votre priorité dans la vie, c'est la réussite dans votre travail ?

« C'était ça ! Maintenant c'est plus ça. Maintenant je gueule parce qu'on fait de la merde. Bah oui ça m'énerve [...] C'était que des marseillais, et ils n'aiment pas les gens du nord. En plus sur ma tête, il y avait marqué parigot. C'était moi le chef qui arrivait de Paris pour venir commander les gars de Marseille ! Et puis ça s'est mal passé avec eux quoi ! Je ne touchais plus mes primes, ça a commencé à aller mal. Je ne faisais pas ce que je voulais, même niveau planning. Il n'y avait rien à faire avec eux [...] Je voulais changer le four. Ils ne l'ont pas fait tout de suite donc je suis parti avant qu'ils ne le changent. » Eddy demande alors son licenciement : « C'est moi qui ai demandé à me faire licencier. Niveau boulot ça ne me plaisait plus. Avec ma femme je me suis mis dans l'alcool et ça n'allait plus. En plus je ne connaissais plus personne qui vendait du shit. Parce que, vu que je suis nerveux, pour me détendre, j'aime bien fumer un joint ça détend, ça fait du bien. Donc je buvais davantage. Du coup, avec mon ex, on a fait une petite coupure et elle est venue sur Angers avec ma fille. Moi j'étais en arrêt de travail, trois mois. » (Cet arrêt dû à une première hospitalisation sera suivi d'une postcure).

C'est là qu'une déstabilisation s'opère dans l'équilibre qui s'était instauré depuis plus de dix ans. La consommation d'alcool n'a plus de limite : « Je serais content de pouvoir boire deux whiskies et de pouvoir arrêter mais une fois que la bouteille est ouverte et qu'elle est devant moi, je ne peux pas m'arrêter. Je vais jusqu'au bout, donc je ne me rappelle pas. Ce que je sais, c'est que je remplis, je remplis, je vide, je remplis [...] je fais ça jusqu'au KO technique ».

Elles le veulent toutes

C'est alors que son rapport aux femmes apparaît dans sa forme illimitée. Il ne fait aucun doute qu'Eddy, aujourd'hui, serait épinglé sous la catégorie d' *hypersexualité* ajoutée dans la dernière version du DSM. Il peut préciser que cette modalité envahissante de rapport aux femmes – mais non perçue comme telle par lui – est nouvelle, et s'est développée depuis son arrivée à M., il y a deux ans : « Tout allait bien jusqu'à ce que je reprenne l'alcool. »

- Tout irait bien s'il n'y avait pas ça ?

« Ouais, les femmes aussi. C'est pas de ma faute, je travaille dans un centre commercial, je suis en contact avec la clientèle. C'est les clientes qui viennent me voir et je me fais des femmes mariées. Ce n'est pas de ma faute et je ne sais pas dire non. Des femmes de quarante ans, de vingt-trois ans. Là j'en ai trois si vous voulez, y a pas de souci [...] j'ai que des copines, parce que si j'ai des copains, je vais me taper les copines des copains. Elles viennent chez moi, moi j'y peux rien ! Je me suis même tapé, quand j'étais apprenti, la copine du fils de mon patron. Mais c'est elle qui venait chez moi. Là j'ai une copine, elle est mariée, elle a trois enfants, c'est pareil. Elle vient me voir le matin, elle me dit : tu finis à une heure, tu viens. Je m'arrange, j'habite chez l'une et chez l'autre. La dernière, j'habitais chez elle ; elle savait que je la trompais. Elle m'a dit : ok je suis d'accord, mais tu restes habiter avec moi. L'autre, elle ne voulait pas car elle ne voulait pas me partager, car elle m'aimait, mais elle avait tendance à boire et un jour j'ai craqué, j'ai pris une bière, deux, et j'ai enchaîné. Mais il me faut des alcools forts ; donc j'ai pris la bouteille de whisky, ça a duré trois jours. »

Chez ce sujet, le phallus ne fait ni limite ni obstacle à la jouissance qui le pousse vers l'Autre sexe. Il n'est pas exposé à l'angoisse de castration. Il n'est pas non plus orienté, ni embarrassé par la signification phallique. La forclusion phallique, *Phi 0*, est au premier plan avec la conséquence érotomaniacale dont il témoigne et qui vient répondre à l'effet dit par Lacan du *pousse-à-la femme*. Dans « L'Etourdit »²⁰ Lacan utilise ce concept pour définir, chez le Président Schreber, la féminisation qui s'opère lorsque celui-ci doit répondre au bon vouloir de Dieu de se faire la femme qui lui manque. Avec le *pousse-à-la-femme*, Lacan réinterprète la thèse freudienne de l'homosexualité dans la psychose – plus précisément dans la paranoïa. Il y voit un effet de la forclusion phallique qui s'éclaire à partir des formules de la sexuaction où il met en évidence les deux positions sexuées selon lesquelles se rangent les *parlêtres*. D'une part, la position masculine, soutenue par le principe de limitation que fournit *l'exception-père* et qui permet au sujet de s'inscrire dans la fonction phallique. Dans cette perspective, il faut qu'il y ait un *x* pour qui la fonction *phi de x* est niée afin que tous les autres soient soumis à sa condition. De l'autre côté, la position féminine ouvre à une jouissance au-delà du phallus, soit n'impliquant pas d'exception au principe phallique avec pour conséquence que les sujets qui s'y rangent ne sont *pas-tout* soumis au principe phallique. Le psychotique, de ne pas avoir à sa disposition la signification phallique, se trouve être, tout comme La Femme si elle existait, en rapport avec une jouissance non circonscrite, illimitée, car au-delà du phallus. Pour autant, si La Femme n'est pas sans être en rapport avec la jouissance phallique, ce n'est pas le cas du psychotique qui, lui, est soumis à une jouissance qui peut se montrer totalement envahissante. Il est donc dans la nécessité de s'inventer d'autres moyens que la fonction phallique pour en limiter les excès.

La structure du *pousse-à-la-femme* s'applique indifféremment aux sujets homme et femme. Il faut bien saisir qu'elle ne signifie pas que le sujet est poussé vers les femmes, mais qu'il est poussé à se féminiser. Ce qui est tout à fait distinct de l'homosexualité qui peut dans certains cas en être une modalité. Eddy n'a aucun doute sur le fait que, lui, ce sont les femmes qui l'intéressent.

²⁰ Lacan J., « L'Etourdit », *Autres Ecrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 466.

Le Réel et les semblants du sexe

Pour Eddy, le responsable de ses maux est l'alcool. Nous ferons l'hypothèse que ce qui est au centre est bien plutôt le *pousse-à-la-femme* chez cet homme hyperviril, qui se présente comme un tombeur, l'alcool n'étant qu'une des modalités par laquelle il tente d'y parer, une défense contre le réel du sexuel. Comment rendre compte alors des rapports d'Eddy avec les femmes ? Il est nécessaire pour cela d'en déplier les formes plurielles dans leurs détails. Il y a eu tout d'abord les prostituées, sorte de loisir pour week-ends de repos bien mérité et le plaisir de les essayer toutes, en collectionneur. Réduite ainsi au statut d'objet de consommation, la femme en tant que telle s'efface, disparaît. C'était le temps de « la grande vie » : « On change de femmes toutes les semaines c'est bien. Il y avait des noires, des arabes, des chinoises, des européennes et des filles de l'est [...] j'ai tout essayé, C'était mon plaisir ». Ses rapports sexuels contingents avec des femmes autres que prostituées excluent pour lui les sentiments, mais nécessitent d'être instrumentés par quelques rituels et exigent certaines conditions : manger et fumer un joint sont les modalités les plus légères qui encadrent le dispositif, en faisant barrage à l'avidité de l'autre féminin. D'ailleurs, toutes ses copines fument – c'est une condition. Boire, au contraire, vient parer au réel du sexe de façon radicale, jusqu'au « KO technique » : « Je vais chez elle, je prends ma douche, on fait l'amour, elle me prépare à manger [...] et puis tout va bien ! Ca me convient. Vaut mieux ça que boire du whisky ! » Ce qu'il faudrait entendre plutôt comme : il faut boire du whisky pour ça. « On fume un joint tranquille et voilà. Toutes mes copines fument. Si j'ai des copines, c'est parce qu'elles fument aussi. On fait l'amour, on arrête un peu, on fume un petit joint. Ce sont des rapports sans sentiments. »

- Vous parvenez à répondre à toutes ces femmes ?

« Oui mais avec le cannabis c'est mieux, ça peut durer deux heures. »

- Donc vous calculez en fonction de vos relations avec les femmes ?

« Oui, je calcule. C'est le plus important [...] Il faut que je gère avec mon traitement. Faut que je le prenne le soir après un rapport. Ou je prends mon traitement, mais juste avant de dormir, ou alors je le prends pas, mais ça n'irait pas, je suis nerveux dès le matin. À part avec le Risperdal qui casse tout, et là je vais me coucher direct. »

Toutes ses copines boivent et fument. Une seule avait arrêté par amour pour lui : « J'ai vécu trois mois avec elle, elle me préparait mes médicaments, elle prenait soin de moi. Elle avait enlevé toutes les bouteilles du bar, il n'y avait pas une goutte d'alcool. Si je veux je peux aller chez elle car elle tient toujours à moi. » Mais ce n'est pas chez elle qu'Eddy compte aller à sa sortie de l'hôpital. À M., pendant la période de séparation d'avec la mère de sa fille, il vit chez une « copine lesbienne », rencontrée dans le centre de cure où il séjourne pour la première fois : « Je ne buvais plus une goutte d'alcool, elle m'a proposé d'habiter chez elle. En semaine, je faisais la fête tous les soirs, et je me tapais ses copines qui étaient « bi » ; elle les ramenait à la maison. Elles venaient sur le canapé : « j'ai envie de toi » [...] Elle était plus vieille que moi, donc pour ses copines j'étais mignon, jeune ». Le couple où il s'éprouve comme un homme avec une femme est le couple imaginaire qu'il forme avec sa copine lesbienne : « Avec ma copine lesbienne je n'ai jamais eu de rapports sexuels. Elle, elle était vraiment lesbienne, elle aimait vraiment les femmes mais on s'entendait super bien, elle me considérait comme son mec. Elle m'a présenté à sa famille, on s'entendait super bien, on avait pas des rapports comme frères et sœurs ou amis mais c'était : moi j'étais l'homme et elle la femme. Oui, partout on allait ensemble, ha oui, il n'y avait aucun souci. » Mais, actuellement Eddy est amoureux depuis trois mois d'une jeune tunisienne avec laquelle il semble rencontrer l'amour sur la modalité du double : « Tous les deux on est pareils, on est fusionnels, elle aime bien fumer, moi j'aime bien fumer. Même si elle boit un petit peu devant moi, un ou deux verres, ça ne me dérange pas trop. À part l'autre jour : “On est samedi soir, je vais boire une bière” et j'en ai pas bu qu'une. Elle fume, c'est pour ça qu'on s'entend. Même au niveau

sexuel, ça se passe comme ça. C'est le top, j'ai tout fait avec elle. Elle avait jamais fait des trucs avec d'autres mecs qu'elle a fait avec moi. » À l'hôpital, il pense beaucoup à elle : « C'est bien, ça veut dire que je tiens à elle. Le sexe, c'est bien, mais bon, elle, je veux rester avec elle. J'espère continuer avec elle. Je vais lui dire qu'elle arrête de boire. En plus, elle fume et c'est pour ça qu'on s'entend. »

Quel statut donner à la virilité ?

Cette question centrale dans le cas de ce jeune homme fut posée par Freud à propos de l'homme aux loups et dépliée par J.-A. Miller dans son Séminaire du même nom²¹. Comme chez l'homme aux loups, on retrouve chez Eddy un comportement typiquement viril, revendiqué comme tel et une position féminine passive, deux versants distingués par Lacan qui opposent le comportement dans registre du moi, et la position sexuée du côté de l'inconscient. « Le comportement est cet accès à la réalité génitale [...] Le terme de comportement est justifié par le fait qu'il s'agit bien d'une attitude réalisée, d'une manifestation faite dans la réalité », dit J.-A. Miller. Chez Eddy, nous le voyons en jeu dans le rôle qu'il adopte avec sa copine lesbienne. Cette capture imaginaire lui convient tout à fait : ils allaient partout ensemble. Elle le considérait « comme son mec ». Il était l'homme et elle la femme. Ce n'est plus ici le huis-clos du rapport sexuel et de son instrumentation par quelques fragiles semblants, mais le lien social que permet le paraître et le plaisir de la comédie. Et là, ils s'entendent « super bien ». Du côté de « la capture du moi », Eddy est un homme. Du côté de « la position subjective », il se trouve en difficulté, n'ayant pas de « sentiments », pas de position inconsciente articulée autour de l'être et de l'avoir phallique, essentiellement occupé à s'entourer des défenses nécessaires pour faire barrage au réel du sexuel et à la féminisation appelés par le *pousse-à-la-femme*. Derrière l'hypervirilité apparente, il y a le petit « jeune », le « mignon », proie offerte aux femmes insatiables, qui se soutient, entre autres, de l'alcool pour tenter d'y échapper.

Perspectives

Eddy tient plus que tout à reprendre son travail. Même si sa position professionnelle est moins prestigieuse et moins mobilisante aujourd'hui, il en tire encore des bénéfices identificatoires. À titre d'exemple, s'il veut arrêter de boire, c'est uniquement pour pouvoir faire son travail. « Ils sont contents car je suis passé handicapé. C'est ça qui les intéresse ! Moi je m'en fous de ça, ce que je veux c'est aller au travail tout les matins. Maintenant je me retrouve à travailler trois heures par jour dans un Super U, mais avec mon traitement je n'ai pas trop le choix non plus. Gérer mon magasin, voir mes clientes, prendre les commandes, tout ça c'est intéressant. Je vois du monde. Mes collègues, je m'entends bien avec eux. Ils me gardent car à S., je fais du bon boulot. De ce coté là ils n'ont rien à me reprocher [...]. Je ne suis plus capable d'aller travailler, il faut être logique. Oui, je vais pas arriver bourré au boulot. À Super U, même bourré, j'ai fait mon boulot ; mon chef ne m'a jamais rien dit. Mais un jour, ils vont me faire monter là haut, je vais souffler dans le ballon et je vais me faire virer [...] ». « On m'empêche d'aller travailler [dit-il]. Je n'ai pas envie d'aller aux activités. Moi je préfère travailler que d'être enfermé ici, je perds de l'argent. Il ne faut pas que je boive du tout ! Là je ne bois pas, je ne fume pas, ça va, j'ai mes cachets, ça me détend, j'ai un traitement assez lourd. »

Pour reprendre son travail, Eddy est prêt à consentir à des aménagements conséquents. Il demande l'hôpital de nuit pour ne pas boire et préserver son travail. Il a déjà expérimenté, l'an dernier, cette formule qu'il a interrompue au bout de trois mois car, « comme d'habitude », il a trouvé une copine. Destin fatal. Concernant le rapport amoureux, peu de raisons d'être optimiste. Il aime F., sa copine tunisienne qui lui ressemble, qui boit et qui fume. Il veut la

²¹ Miller J.-A., « L'Homme aux loups », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/seuil, n° 72 et 73, 2009.

garder. Mais déjà, envisageant sa sortie, il ajoute : « Dés que je vais sortir, je vais aller voir une copine. Je peux aller chez ma copine tunisienne ou, si je veux, chez ma copine indonésienne. »

- Alors, où allez-vous aller?

« Chez la tunisienne, mais ils ne vont pas vouloir que je parte d'ici. De toute façon, c'est trop tôt pour que je parte avec la tunisienne. Faut laisser le temps au temps, il s'est passé des choses, vous voyez ce que je veux dire. Déjà si je la vois demain c'est bien. Faut qu'on reparte tranquillement, qu'on pose les choses tout les deux et qu'on discute. Et après, je repars en hôpital de nuit. Au moins, je serai sûr de pas boire. Qu'elle travaille de son côté, on se verra le week-end. Mais je préfère garder un point de chute ici qu'aller chez des copines, là je suis trop fragile encore. »

Eddy sait bien où est le danger qui le menace et les semblants sont fragiles pour tenir à distance le réel du rapport sexuel qui menace toujours, pour lui, d'être possible. Sa vie entière est construite comme une « logistique de la défense »²² mais celle-ci révèle ses limites et augure d'un sombre avenir.

²² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 230.